

PAMPHILE

Pamphile, collègue d'Eusèbe, a pris un tout autre genre de prédication : il improvise et la forme et le fond. Je me trompe, il possède un petit nombre d'idées jetées dans un petit nombre de moules, qui reviennent dans tous ses sermons. Quand donc il dit qu'il improvise, cela signifie qu'il ne médite pas, mais qu'il dispose ses trois ou quatre idées, toujours les mêmes, dans trois ou quatre ordres différents. Dimanche passé, c'était A, B, C ; aujourd'hui, ce sera A, C, B ; dimanche prochain, ce sera C, B, A ; or, comme avec trois lettres on peut faire jusqu'à six arrangements, ses discours ne manquent pas d'une certaine variété.

Il en est de ses formes comme de son fond ; Pamphile coule ses trois ou quatre idées dans trois ou quatre moules, et s'imagine avoir [30] fait un nouveau discours. Donnez-lui un sujet quelconque, soyez certain qu'il le posera sur son lit de Procus : Algébriste infatigable, il éliminera toujours les inconnus, pour retomber sur son éternelle équation : A égale B. Vous lui présenteriez le monde entier pour l'analyser, que, chimiste quatre fois plus habile qu'Aristote, il ramènerait l'univers à un seul élément.

Aussi ses auditeurs ont-ils un mot bien simple pour caractériser ses prédications, ils disent : « C'est toujours la même chose ! » et ne tirent-ils jamais aucun profit de ce qui les ennue toujours. Mais quelles sont ces trois ou quatre idées jetées dans ces trois ou quatre moules ? Impossible de répondre, car les Pamphile sont nombreux ; et bien que tous aient un air de famille, chacun cependant a ses traits particuliers. Toutefois, il faut le dire, les plus pauvres en idées et en formes, sont ceux qui, sans la sentir, affichent l'orthodoxie. Comme ils ont un souverain mépris pour tout ce qui est extérieur ; ils trouvent là un bon prétexte pour ne pas changer de vêtements. Quant au [31] corps du sermon ; ils ne le renouvellent pas davantage, heureux de pouvoir dire qu'ils ne prêchent que l'Évangile !

Oh ! comme la prétention de ne prêcher que l'Évangile couvre de paresse et d'ignorance ! comme il est commode d'abuser de ces paroles : « Je ne veux savoir qu'une seule chose : Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ! » Comme il est triste surtout de voir des prédicateurs dits évangéliques, décorer leur nonchalance de ce paradoxe : « Mes plus faibles prédications ont été les plus bénies. » Ce n'est pas vrai, Pamphile ; vos prédications les plus bénies ne sont pas celles où vous avez été le plus faible, mais le plus humble ; non pas celles que vous avez le moins travaillées, mais celles où vous attendiez le moins de vous. Certes, ce n'est pas la même chose ; car quand on se défie de soi, on prie, et après la prière on redouble d'activité. Plus un ouvrier se sent inhabile, plus il met de vigilance, de soin, d'ardeur à remplir sa tâche. Si c'était par défiance de lui-même et confiance en Dieu que Pamphile néglige de se préparer, il passerait à genoux devant Dieu les heures [32] qu'il ne reste pas assis à son bureau ! Non ; il médite moins et n'en prie pas davantage ; il se repose sur son talent, sur un bon moment, sur un nombreux auditoire. Oui, un nombreux auditoire l'inspire, hélas ! plus que le Saint-Esprit ! Aussi, qu'il n'y ait devant lui que quelques fidèles, et il restera froid ; qu'il y ait foule, et il sera plein d'ardeur. La présence d'un étranger l'aiguillonne, un signe d'émotion le remonte ; tant il est vrai qu'il puise son inspiration sur la terre et non dans les cieux.

Je sais que tout l'Évangile peut être ramené à un petit nombre d'idées : corruption de l'homme, rédemption en Christ, sanctification, par le Saint-Esprit. Mais je sais aussi que la Bible qui ne prêche, non plus que l'Évangile, est un livre étendu et varié ; et si les prédications de Pamphile reproduisaient seulement cette variété, personne ne songerait à s'en plaindre. Histoire, législation, prophéties, poésie, allégories, exposition profonde de doctrines,

simples épîtres, les siècles passés et les siècles à venir, le temps et l'éternité, le ciel et l'enfer, Dieu, les anges et les [33] hommes, tout, tout se trouve dans la Bible. Il n'y a pas de sujet qui approche, ni pour l'étendue ni pour l'importance, des sujets religieux. Il n'est pas une science, un art, une pensée, un sentiment, qui ne s'y rattache de quelque côté ; et cependant nous nous plaignons du cercle restreint des idées évangéliques ! Disons plutôt, ô Pamphile (car je m'en accuse avec vous), que c'est nous qui avons rétréci ce cercle, jusqu'à ce qu'il se confondit avec celui de nos petites connaissances. Si au lieu de le ramener à la proximité de notre main, nous nous étions portés à sa vaste circonférence, soyez sûr que nos prédications, au lieu de ressembler à la mule aveugle qui tourne sur elle-même, rappelleraient l'aigle décrivant son arc sans fin dans les cieux.

Je ne prétends pas que le prédicateur soit tenu de posséder toutes les sciences pour les mettre à contribution (bien que s'il le pouvait ce n'en serait que mieux) ; mais je veux dire au moins que si Pamphile prenait la peine de sonder la Bible et son propre cœur, il découvrirait dans ces deux mines profondes des richesses variées qu'il ne soupçonne même pas. [34]

Oui, creuser la Bible, aller au fond de la pensée divine, chercher dans les entrailles du sujet ce qui n'est pas à la surface des paroles, ne pas étudier en long et en large, mais en profondeur ; s'attacher à son texte, l'envisager sous toutes ses faces, le fixer longtemps, attentivement pour y découvrir ce qui échappe au premier regard, un tel travail porte avec lui sa récompense ; l'esprit s'y éclaire, le cœur s'y réchauffe, et ce qu'on en tire de neuf pour la forme comme pour les pensées, intéresse à la fois l'orateur et l'auditoire ; mais Pamphile aime mieux donner des idées à la Bible que d'en recevoir. Il a son système tout fait d'avance, et il ne réclame de l'Évangile que les services qu'un avocat attend du Code : des textes pour lui donner raison. Il consulte sa concordance comme l'avocat une table de matières ; il compulse les parallèles comme l'avocat les arrêts de la cour. Il trie, garde le bon, laisse le mauvais. Le bon c'est ce qui paraît cadrer avec sa thèse, le mauvais c'est ce qui pourrait la renverser. Il résulte de cette substitution des idées de Pamphile à celles de Dieu un appauvrissement dans ses [35] prédications. Pamphile dévaste un monde pour parer un coin de terre ; il dépouille l'univers pour orner son jardinet, et il est tout fier d'avoir quelque chose qui lui appartienne en propre ! Eh bien ! je vous l'accorde, Pamphile, ces idées sont bien votre propriété, mais votre propriété est étroite ; toujours la parcourir me fatigue ; votre jardinet est bien tenu, bien ratissé ; mais toujours sous mes yeux, il m'ennuie. Je préfère les champs traversés de fleuves et de montagnes, à votre parterre coupé carrément. Je vous en prie, sortons ; une promenade hors de votre domaine nous fera grand bien ; et remarquez qu'ici surtout :

Voir
C'est avoir.

Car en parcourant le terrain immense et fertile, pour vous en friche, de la Parole de Dieu, il deviendra le vôtre ; il suffit de le travailler pour vous l'approprier. Mais de grâce, cherchez-y ce qui s'y trouve, ce que Dieu y a mis, et non les deux ou trois plantes favorites que vous avez fait éclore dans la serre chaude de votre cerveau. [36]

Le premier moyen d'arriver à la variété serait donc de consentir à recevoir des idées et des formes de la Bible et de cesser d'accommoder la Bible à nos propres formes, à nos propres idées. Cette manière de faire, très-ordinaire, n'est pas seulement un signe de paresse, mais encore un indice de présomption ; disons le mot, c'est la preuve d'un manque de foi ! Si nous étions plus profondément convaincus que c'est Dieu qui parle, nous écouterions avec plus de respect au lieu d'interrompre le Seigneur pour lui dicter ce qu'il doit nous dire.

Le second trésor négligé par Pamphile, c'est l'étude de lui-même. Il y a en nous des abîmes de profondeur. Notre cœur a un double, un triple fond. Si nous consentions à nous étudier nous-mêmes, nous connaîtrions nos semblables, et nous dominerions notre auditeur en lui montrant que nous pénétrons malgré lui ses secrètes pensées.

Ce n'est pas tout. Notre être moral varie d'une heure à l'autre ; les pensées et les sentiments traversent si vite notre âme que celle-ci présente un spectacle toujours nouveau. Il [37] nous suffirait de parler sous l'impression du moment pour ne jamais nous répéter. Ce que nous dirions ainsi serait senti. Mais Pamphile vise à l'effet, il a peur d'être simple. Il se défie de la nature comme de la Bible. Il aime mieux délaisser son âme vivante et puiser dans sa mémoire morte. Il fait mille efforts pour amener le mouvement préparé et l'anecdote notée d'avance. C'est un écolier qui s'escrime à réciter sa leçon, le livre fermé ! Il souffre et fait souffrir. Il se rappelle qu'un jour, prêchant sur le même sujet, il eut une heureuse inspiration ; il voudrait la reproduire, et le souvenir qu'il évoque tue l'inspiration. Peut-être retrouvera-t-il quelques mots, quelques phrases ; mais le souffle fugitif de l'âme, jamais ! Oh ! Pamphile, soyez donc vous-même ; non pas vous d'hier, mais vous d'aujourd'hui, vous d'à présent. Soyez vrai, vous serez intéressant. [38]